pouvoir rester encore à Blackwater-Park ; et, d'après la conduite de sir Percival vis-à-vis de moi, je ne pouvais douter, que, sans l'influence et l'appui du comte, je ne dusse immédiatement quitter ce séjour. Ainsi son influence, — celle qu'entre toutes j'avais redoutée le plus, — était maintenant l'unique lien qui me retint auprès de ma sœur, dans le moment où elle avait le plus besoin de mon assistance ! . . .

Nous entendîmes le sable de l'avenue craquer sous les roues du dog-cart, au moment où nous arrivions sous le vestibule. Sir Percival venait de se mettre en route.

— Où va-t-il maintenant, Marian ? me dit ma sœur à voix basse. Il ne fait plus un pas sans me donner à craindre pour l'avenir. Auriez-vous quelques soupçons.

Après toutes les épreuves qu'elle avait déjà subies pendant cette triste matinée, je ne me souciais pas de lui faire partager mes angoisses.

— Comment voulez-vous que je pénètre ses secrets ? lui répondis-je, me servant à dessein d'un tour évasif.

— Peut-être la femme de charge les connaît-elle ? reprit Laura insistant.

— Certainement non, répliquai-je ; elle n'en doit pas savoir plus long que nous . . .

Laura secoua la tête, comme si ce dernier point lui semblait douteux.

— Ne vous a-t-elle pas dit, cette femme que l'arrivée d'Anne Catherick dans ces environs était un bruit assez généralement répandu ? . . . Et ne pensez-vous pas qu'il peut être parti pour tâcher de retrouver ses traces ?

— J'aime mieux, je l'avoue, Laura, me tranquilliser un peu sur tout ceci, en y songeant le moins possible ; que dis-je ? en n'y songeant pas du tout. Après ce qui s'est passé, vous feriez bien de suivre mon exemple. Venez vous reposer,

vous calmer un peu dans ma chambre . . .

Nous nous assîmes ensemble auprès de la fenêtre, et laissâmes la brise d'été, toute chargée de parfums, circuler librement autour de nos fronts.

— Je suis presque honteuse de lever les yeux sur vous, Marian, me dit Laura tout à coup, après ce que vous avez eu à supporter là-bas pour avoir pris ma défense. Je ne puis y songer, chère bien-aimée, sans une angoisse de cœur vraiment poignante. Mais je vous dédommagerai . . . J'essayerai, du moins . . .

— Chut ! chut ! répondis-je : ne parlez pas ainsi ! . . . Que sont, comparées au terrible sacrifice de votre bonheur, les mesquines mortifications de mon orgueil ?

— Vous avez entendu ce qu'il m'a dit, continua-t-elle avec une précipitation véhémente ; du moins avez-vous entendu les paroles, — et vous ne saviez pas ce qu'elles signifiaient au juste ; — vous ne savez pourquoi j'ai jeté la plume, pourquoi je lui ai tourné le dos . . . — Elle se leva, prise d'une agitation soudaine, et continua, parcourant la chambre à grands pas . . . — Je vous ai laissé ignorer bien des choses, Marian, pour ne pas vous affliger et ne pas troubler le début de notre nouvelle existence.

Vous ne savez pas comment il m'a traitée. Et pourtant, vous pouvez vous en douter, après la scène dont aujourd'hui vous avez été le témoin. Vous l'avez entendu railler ce qu'il appelle mes "prétentions au scrupule" ; vous l'avez entendu dire qu'en l'acceptant pour mari, j'avais fait de nécessité vertu . . . — Elle se rassit ; une rougeur foncée envahit son visage, et ses mains enlacées se tordirent sur ses genoux : — Je ne puis vous parler maintenant de cela, reprit-elle ; j'éclaterais en larmes s'il me fallait vous faire à présent, ce récit. Plus tard, Marian, et quand je serai plus sûre de moi. Ma pauvre tête me fait mal, chère aimée ! . . . un mal, un mal, un mal ! . . . Avez-vous là votre flacon de sels ? . . .

Parlons un peu de vous . . . J'aurais dû lui donner cette signature, ne fût-ce que pour vous épargner une telle scène. La lui refuserai-je, demain matin ? J'aimerais bien mieux compromettre mes intérêts que les vôtres. Maintenant vous avez pris mon parti contre lui, et si je résiste encore, il en rejettera sur vous tout le blâme. Que ferons-nous donc ? . . . Oh ! qu'il serait bon d'avoir un ami pour nous venir en aide et nous guider ! . . . Un ami en qui nous pussions réellement avoir confiance . . .

L'amertume de son cœur s'exhalait en soupirs. Je voyais sur sa physionomie qu'elle pensait à Hartright ; — je le voyais d'autant plus clairement, que ces dernières paroles m'avaient aussi fait songer à lui. Elle n'était mariée que depuis six mois, et déjà les services fidèles qu'il nous avait offerts, en nous disant adieu, nous faisaient faute à l'une et à l'autre. Combien j'étais loin de penser, autrefois, que nous dussions jamais en avoir besoin !

— Aidons-nous de notre mieux, lui dis-je. Parlons de tout ceci avec calme ; — employons tout ce que nous avons de ressources dans l'esprit à choisir la meilleure voie.

Réunissant ce qu'elle savait des embarras de son mari et le fragment de conversation que j'avais pu surprendre entre ce dernier et l'homme de loi, nous arrivâmes à cette conclusion rigoureuse, que le parchemin enfermé dans la bibliothèque était un acte, rédigé d'avance, pour se procurer de l'argent par un emprunt, et que la signature de Laura était absolument indispensable pour qu'il pût servir aux projets de sir Percival.

La seconde question qui se présentait, relative à la nature du contrat légal au moyen duquel l'emprunt pouvait se réaliser, et au degré de responsabilité personnelle que Laura pouvait encourir si elle donnait aveuglément sa signature, cette seconde question demandait, pour être résolue,

plus de savoir et d'expérience que nous n'en avions à mettre en commun. Mes convictions personnelles m'amenaient à croire que les clauses mystérieuses du parchemin cachaient une transaction des moins avouables et des plus frauduleuses.

Je n'avais pas déduit ceci de ce que sir Percival se refusait à montrer l'écrit ou à l'expliquer ; car ce refus pouvait fort bien ne venir que de ses tendances obstinées et de son humeur dominatrice. L'unique motif que j'eusse de mettre sa loyauté en doute était le changement que j'avais constaté, à Blackwater-Park, dans son langage et ses façons d'être, changement par lequel il m'était démontré que, pendant tout son temps d'épreuve, à Limmeridge-House, il avait joué un rôle de comédie.

Sa délicatesse affectée, cette politesse cérémonieuse qui s'adaptait si bien aux notions particulières de M. Gilmore, sa modestie par rapport à Laura, sa franchise vis-à-vis de moi, ses égards pour M. Fairlie ; tout cela n'avait été que les rusés d'un homme sans honneur, dissimulé, brutal, qui, parvenu au but, grâce à sa duplicité, s'était hâté de mettre bas son déguisement, et qui, ce jour-là même dans la bibliothèque, venait de se révéler franchement à nous.

Je ne dis rien du chagrin que cette découverte me causait par rapport à Laura ; je ne sais pas de mots qui le pussent exprimer. Et je n'en fais ici mention que parce que cette découverte me fit prendre le parti de m'opposer à la signature de l'acte, sans m'inquiéter des conséquences, à moins que ma sœur ne fut préalablement instruite de ce qu'il pouvait contenir.

Dans ces circonstances, nous n'avions plus qu'à nous munir pour le lendemain matin de quelque objection contre la signature ; il fallait que cette objection fût assez bien fondée, légalement ou commercialement parlant, pour ébranler la résolu-